

## Songe d'une nuit pêtée

Docteur Landry

Number 63, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, D. (1995). Songe d'une nuit pêtée. *Moebius*, (63), 57–60.

## Songe d'une nuit pétée \*

Docteur Landry

La canicule sévit cruellement. La nuit transpire par tous les pores de sa peau. Un vent chaud lèche les feuilles avec avidité, les tresse et retresse à sa guise, se jouant d'elles comme le marchand de chair fraîche qui tâte et retâte la marchandise avant de décider.

Des bêtes hallucinées rôdent dans la forêt, flairant la proie facile, à l'affût du moindre carnage. Leurs pistes se croisent et se recroisent, leurs odeurs se mêlent : musc, urine, sang fraîchement versé. De nombreux essaims de larves, en formation de combat, attendent fébrilement que la métamorphose s'opère. Les ailes leur poussent comme par inadvertance et aussitôt leur corps flasque, devenu fuselage gracile et lesté, se met en mouvement et les propulse dans l'air.

Gratien Delorme sort du bar en titubant. D'un geste malhabile il écarte le voile imaginaire qui lui brouille la vue. Des lucioles crépitent à gauche, à droite, leurs feux s'éteignent graduellement, se transforment en autant de petits points verdâtres et luminescents. Delorme jubile : il croit voir un jardin où paissent les saintes vierges phosphorescentes de son enfance. Il parvient à descendre les deux premières marches sans perdre pied mais oublie l'existence de la troisième et s'affale de tout son long dans le gravier du stationnement. Le râle qu'il exhale au moment de sa chute glace la forêt d'effroi et sa féroce rumeur se tait. Plus de chuintements ni de cris. Un faible bruit de pierraille : des mains qui croyant s'agripper au réel ne font qu'émettre du rêve sous la pulpe des doigts.

Les images commencent à monter en lui. Un flot continu, ininterrompu d'images, comme si sa psyché vomissait le trop-plein de dégueulasseries refoulées dans les zones les plus obscures et les moins fréquentées de son inconscient. Dur silence de métal. Âpre et rêche au toucher. Monde minéral refermé sur lui-même, contenu dans le seul coffret glacial de sa gangue. Tout n'est que rocaille, rugosité, rage empêtrée dans le roc, crocs plantés à même la pierre. D'erg en reg, et de reg en erg, toujours le même macabre manège : choc sourd des os contre le quartz. Les sons se perdent, sont sans écho. On a beau chercher à crier, à peine a-t-on entrouvert les lèvres qu'aussitôt le vent chaud les assèche, la salive s'enlise dans le sable, le sang se fige comme une source tarie. Une colonie de fourmis se dresse sur l'horizon : troupe d'élite franchissant les collines, long cordon désarticulé, succession d'antennes crépues, de pattes tordues, de mandibules velues. C'est ainsi que la caravane se meut, c'est ainsi que la caravane avance. Elle monte, elle descend, elle contourne les obstacles ; son tracé sinueux : les vertèbres d'un fossile au fond d'une fosse.

« Te souviens-tu de la guerre du désert Delorme ? Te souviens-tu du Sixième d'infanterie ? » Mais que lui veulent ces hommes ? Pourquoi ne lui foutent-ils pas la paix ? Pourquoi restent-ils debout, alignés le long du bar, l'épinglant de leurs regards-missiles à chaque fois qu'il se lève pour aller pisser ? Lui n'a pourtant qu'un désir : la paix, la sainte paix. Se saouler la gueule en regardant la danseuse se contorsionner comme un serpent. Elle en met d'ailleurs, la gueuse.

Haïfa. Hôpital militaire. Odeur d'ammoniaque, blancheur aseptisée. Il se réveille au chant des oiseaux. Une infirmière s'inquiète. Vêtue de blanc, le teint cuivré. Parfum de fleurs d'oranger pulsant de la fenêtre. Elle est penchée sur lui, semble se préoccuper davantage de son bien-être que de celui des autres. Le col entrouvert dévoile le début d'une poitrine ample et avenante. Lui a la tête bandée. Trépané. Elle le protège, le couve. De temps à autre, deux civils lui rendent visite. Ils referment le rideau, les anneaux grincent sur la tringle circulaire. Delorme se retrouve à nouveau plongé dans l'univers des hommes. On le castre de la présence féminine. On le cuisine. Qu'est-il arrivé ? L'a-t-on torturé ? A-t-il parlé ?

N'aurait-il pas par hasard dévoilé des noms, révélé des positions ? C'est compréhensible, avec les méthodes

qu'emploient ces barbares. Non. Il ne sait rien. Il ne se souvient de rien. Harcelé de questions, il se retrouve dans le même état panique qu'au moment où les autres cherchaient à lui tirer les vers du nez. La fièvre, le délire, il se met à hurler. L'infirmière se pointe aussitôt, les crocs acérés; elle entrouvre les rideaux d'un geste brusque, chasse prestement les intrus en les rabrouant. Elle éponge le front du malade, le maternelle, le rassure. Lui administre ses calmants. «Shattered conscience», conscience fragmentée. Dissociation mentale. Ces mots lui parviennent comme soufflés par la brise. On les murmure autour de lui. Des médecins se consultent au pied de son lit, discutent diagnostic. Dans le corridor, un militaire, mitrailleuse en bandoulière, fait inlassablement les cent pas. Est-ce qu'il veille sur les blessés? sont-ils prisonniers? D'autres éclopés gisent aux côtés de Delorme. Tous en mauvais état. Râles, éruptions frénétiques, hallucinations nocturnes. L'ambiance dégénère lorsque le cri strident des sirènes déchire l'opacité du silence.

Oh! les nuits crayeuses passées dans les tranchées, frigorifiées. Le sourire académique d'un cerceau de lune, suspendu sur un horizon de dunes sans fin. Et lui, frissonnant, grelottant, le sperme lui coulant le long des jambes. «C'est la même lune que chez nous, c'est la même lune que chez nous, c'est la même lune que chez nous...» À force de marmonner cette litanie, il parvient à se leurrer lui-même; son esprit s'affranchit du sable. Delorme se retrouve dans le sous-sol d'un bungalow anonyme, quelque part en banlieue. À ses côtés, une copine judicieusement mamelue; le mohair dresse sa forêt duveteuse en lui moulant les seins. Hélas! le silence du désert semble soudain s'accroître et cette sourde oppression le replonge aussitôt dans la réalité.

Quelle réalité?

Delorme relève péniblement la tête. Des coulées grises ravinent ses tempes et lui strient le visage. Ses yeux gonflés et glauques paniquent dans l'orbite et, tendus à l'extrême, semblent chercher à fuir le réseau des nerfs rougis et dilatés qui les tient prisonniers dans ses mailles. Il parvient à se dresser sur ses avant-bras puis se lève à moitié. Il avance ainsi, mi-marchant, mi-rampant, cherche à gagner le couvert des arbres puis s'écroule aussitôt le sous-bois atteint.

Un homme vient qui se penche sur lui. Dans son brouillard, Gratien Delorme croit reconnaître la poitrine

d'une femme. C'est aussi bien ainsi. Tout son corps se détend. Ainsi la lame en se frayant un chemin dans sa chair ne rencontre aucune résistance. L'âme s'enfuit à son insu. De même une voiture démarre en trombe, soulevant une pluie de gravier.

Les bêtes ne s'approchent pas immédiatement. Elles attendent que la poussière soit retombée. Après quelques instants d'hésitation, un à un, les escadrons passent finalement à l'attaque.

\* Tiré d'un recueil à paraître chez Vlb éditeur : *Prescriptions*.